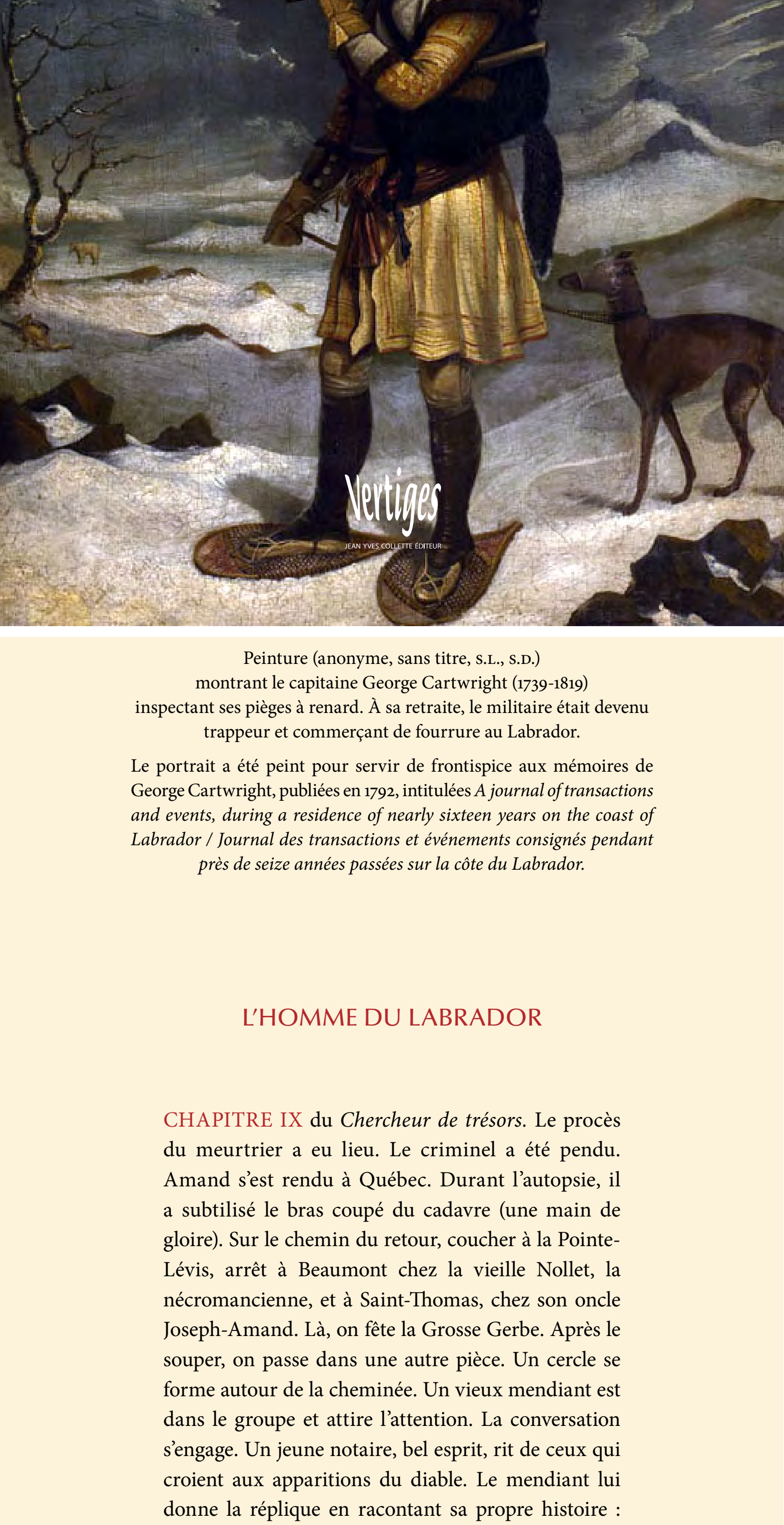


L'Homme du Labrador



Peinture (anonyme, sans titre, s.l., s.d.)
montrant le capitaine George Cartwright (1739-1819)
inspectant ses pièges à renard. À sa retraite, le militaire était devenu
trappeur et commerçant de fourrure au Labrador.

Le portrait a été peint pour servir de frontispice aux mémoires de
George Cartwright, publiées en 1792, intitulées *A journal of transactions
and events, during a residence of nearly sixteen years on the coast of
Labrador / Journal des transactions et événements consignés pendant
près de seize années passées sur la côte du Labrador*.

L'HOMME DU LABRADOR

CHAPITRE IX du *Chercheur de trésors*. Le procès
du meurtrier a eu lieu. Le criminel a été pendu.
Amand s'est rendu à Québec. Durant l'autopsie, il
a subtilisé le bras coupé du cadavre (une main de
gloire). Sur le chemin du retour, coucher à la Pointe-
Lévis, arrêt à Beaumont chez la vieille Nollet, la
nécromancienne, et à Saint-Thomas, chez son oncle
Joseph-Amand. Là, on fête la Grosse Gerbe. Après le
souper, on passe dans une autre pièce. Un cercle se
forme autour de la cheminée. Un vieux mendiant est
dans le groupe et attire l'attention. La conversation
s'engage. Un jeune notaire, bel esprit, rit de ceux qui
croient aux apparitions du diable. Le mendiant lui
donne la réplique en racontant sa propre histoire :
« l'homme du Labrador ».

~~~~~

**PARMI** les nombreux personnages groupés autour  
de l'âtre brûlant de l'immense cheminée, était un  
vieillard qui paraissait accablé sous le poids des ans.  
Assis sur un banc très bas, il tenait à deux mains un  
bâton, sur lequel il appuyait sa tête chauve. Il n'était  
nullement nécessaire d'avoir remarqué la besace, près  
de lui, pour le classer parmi les mendiants.

Autant qu'il était possible d'en juger dans cette  
attitude, cet homme devait être de la plus haute  
stature. Le maître du logis l'avait vainement sollicité  
de prendre place parmi les convives; il n'avait répondu  
à ses vives sollicitations que par un sourire amer et en  
montrant sa besace. C'est un homme qui fait quelques  
grandes pénitences, avait dit l'hôte en rentrant dans la  
chambre à souper, car malgré mes offres, il n'a voulu  
manger que du pain. C'était donc avec un certain  
respect que l'on regardait ce vieillard, qui semblait  
absorbé dans ses pensées. La conversation s'engagea  
néanmoins, et Amand eut soin de la faire tourner sur  
son sujet favori.

— Oui, messieurs, s'écria-t-il, le génie et surtout les  
livres n'ont pas été donnés à l'homme inutilement!  
Avec les livres on peut évoquer les esprits de l'autre  
monde; le diable même.

Quelques incrédules secouèrent la tête, et le vieillard  
appuya fortement la sienne sur son bâton.

— Moi-même, reprit Amand, il y a environ six mois,  
j'ai vu le diable sous la forme d'un cochon.

Le mendiant fit un mouvement d'impatience et  
regarda tous les assistants.

— C'était donc un cochon, s'écria un jeune clerc  
notaire, bel esprit du lieu.

Le vieillard se redressa sur son banc, et l'indignation  
la plus marquée parut sur ses traits sévères.

— Allons, monsieur Amand, dit le jeune clerc notaire,  
il ne faudrait jamais avoir mis le nez dans la science  
pour ne pas savoir que toutes ces apparitions ne sont  
que des contes que les grand-mères inventent pour  
endormir leurs petits-enfants.

Ici le mendiant ne put se contenir davantage.

— Et moi, monsieur, je vous dis qu'il y a des  
apparitions, des apparitions terribles, et j'ai lieu d'y  
croire, ajouta-t-il en pressant fortement ses deux  
mains sur sa poitrine.

— À votre âge, père, les nerfs sont faibles, les facultés  
affaiblies, le manque d'éducation, que sais-je, répliqua  
l'érudit.

— À votre âge! à votre âge! répéta le mendiant, ils  
n'ont que ce mot dans la bouche. Mais, monsieur  
le notaire, à votre âge, moi, j'étais un homme; oui,  
un homme. Regardez, dit-il en se levant avec peine,  
à l'aide de son bâton; regardez, avec dédain même,  
si c'est votre bon plaisir, ce visage étiré, ces yeux  
éteints, ces bras décharnés, tout ce corps amaigri;  
eh bien, monsieur, à votre âge, des muscles d'acier  
faisaient mouvoir ce corps qui n'est plus aujourd'hui  
qu'un spectre ambulante. Quel homme osait alors,  
continua le vieillard avec énergie, se mesurer avec  
Rodrigue, surnommé « bras-de-fer »? Et quant à  
l'éducation, sans avoir mis, aussi souvent que vous, le  
nez dans la science, j'en avais assez pour exercer une  
profession honorable, si mes passions ne m'eussent  
aveuglé; eh bien, monsieur, à vingt-cinq ans une  
vision terrible, et il y a soixante ans passés, m'a mis  
dans l'état de marasme où vous me voyez. Mais,  
mon dieu, s'écria le vieillard en levant, vers le ciel,  
ses deux mains décharnées : si vous m'avez permis de  
traîner une si longue existence, c'est que votre justice  
n'était pas satisfaite! Je n'avais pas expié mes crimes  
horribles! Qu'ils puissent enfin s'effacer, et je croirai  
ma pénitence trop courte!

Le vieillard, épuisé par cet effort, se laissa tomber sur  
son siège, et des larmes coulèrent le long de ses joues  
étiques.

— Écoutez, père, dit l'hôte, je suis certain que  
monsieur n'a pas eu l'intention de vous faire de la  
peine.

— Non, certainement, dit le jeune clerc en tendant  
la main au vieillard, pardonnez-moi; ce n'était qu'un  
badinage.

— Comment ne vous pardonnerais-je pas, dit le  
mendiant, moi qui ai tant besoin d'indulgence?

— Pour preuve de notre réconciliation, reprit le jeune  
homme, racontez-nous, s'il vous plaît, votre histoire.

— J'y consens, dit le vieillard, puisque la morale  
qu'elle renferme peut vous être utile.

Et il commença ainsi son récit :

À vingt ans, j'étais un cloaque de tous les vices réunis :  
querelleur, batailleur, ivrogne, débauché, jureur  
et blasphémateur infâme; mon père, après avoir  
tout tenté pour me corriger, me maudit, et mourut  
ensuite de chagrin. Me trouvant sans ressource, après  
avoir dissipé mon patrimoine, je fus trop heureux  
de trouver du service comme simple engagé de la  
compagnie de Labrador.

C'était au printemps de l'année 17... il pouvait être  
environ midi, par une jolie brise; dans la goélette  
*La Catherine*, sur une descende des chiens réunis :  
*La Catherine*, par une jolie brise; j'étais assis sur  
la lisse du gaillard d'arrière, lorsque le capitaine  
assembla l'équipage et lui dit : Ah ça, enfants, nous  
serons sur les quatre heures au Poste-du-Diable;  
qui est celui d'entre vous qui y restera? Tous les  
regards se tournèrent vers moi, et tous s'écrièrent  
unaniment : ce sera Rodrigue bras-de-fer. Je vis  
que c'était concerte; je serrai les dents avec tant de  
force que je coupai en deux le manche d'acier de mon  
calumet, et frappant avec force sur la lisse, où j'étais  
assis, je répondis dans un accès de rage : oui, mes  
mille tonnerres, oui, ce sera moi; car vous seriez  
trop lâches pour en faire autant; je ne crains ni dieu  
ni diable, et quand Satan y viendrait, je n'en aurais  
pas peur. Bravo! s'écrièrent-ils tous. Hourra pour  
Rodrigue.

Je voulus rire à ce compliment; mais mon ris ne  
fut qu'une grimace affreuse, et mes dents s'entre-  
choquèrent comme d'un violent accès de fièvre.  
Chacun alors m'offrit un coup, et nous passâmes  
l'après-midi à boire. Ce poste de peu de conséquence  
était toujours gardé, pendant trois mois, par un seul  
homme qui y faisait la chasse et la pêche, et quelque  
petit trafic avec les sauvages. C'était la terreur de tous  
les engagés, et tous ceux qui y avaient resté avaient  
raconté des choses étranges de cette retraite solitaire;  
de là, son nom de Poste-du-Diable – en sorte que  
depuis plusieurs années on était convenu de tirer au  
sort pour celui qui devait l'habiter. Les autres engagés,  
qui connaissaient mon orgueil, savaient bien qu'en  
me nommant unanimement, la honte m'empêcherait  
de refuser, et par là, ils s'exemptaient d'y rester eux-  
mêmes, et se débarrassaient d'un compagnon brutal,  
qu'ils redoutaient tous.

Vers les quatre heures, nous étions vis-à-vis le poste  
dont le nom me fait encore frémir, après un laps  
de soixante ans, et ce ne fut pas sans une grande  
émotion que j'entendis le capitaine donner l'ordre de  
préparer la chaloupe. Quatre de mes compagnons me  
mirent à terre avec mon coffre, mes provisions et une  
petite pacotille pour échanger avec les sauvages; et ils  
s'éloignèrent aussitôt de ce lieu maudit. Bon courage!  
bon succès! s'écrièrent-ils, d'un air moqueur, une fois  
éloignés du rivage.

— Que le diable vous emporte tous, mes!... que  
j'accompagnai d'un juron épouvantable.

— Bon, me cria Joseph Pelchat, à qui j'avais cassé deux  
côtes, six mois auparavant; bon, ton ami le diable te  
rendra plus tôt visite qu'à nous. Rappelle-toi, ce que  
tu as dit.

Ces paroles me firent mal.

— Tu fais le drôle, Pelchat, lui criai-je; mais suis bien  
mon conseil, fais-toi tanner la peau par les sauvages;  
car si tu me tombes sous la patte dans trois mois, je te  
jure par ta... (un bras exécrationnelle) qu'il ne t'en restera  
pas assez sur ta maudite carcasse pour raccommode  
mes soulis.

— Et quant à toi, me répondit Pelchat, le diable n'en  
laissera pas assez sur la tienne pour en faire de la  
babiche.

Ma rage était à son comble! Je saisis un caillou,  
que je lançai avec tant de force et d'adresse, malgré  
l'éloignement de la terre, qu'il frappa à la tête le  
malheureux Pelchat et l'étendit sans connaissance  
dans la chaloupe. Il l'a tué! s'écrièrent ses trois autres  
compagnons, un seul lui portant secours tandis que  
les deux autres faisaient force de rames pour aborder  
la goélette. Je crus, en effet, l'avoir tué, et je ne  
cherchai qu'à me cacher dans le bois, si la chaloupe  
revenait à terre; mais une demi-heure après, qui me  
parut un siècle, je vis la goélette mettre toutes ses  
voiles et disparaître. Pelchat n'en mourut pourtant  
pas subitement, il languit pendant trois années et  
rendit le dernier soupir en pardonnant à son  
meurtrier. Puisse dieu me pardonner, au jour du  
jugement, comme ce bon jeune homme le fit alors.

Un peu rassuré, par le départ de la goélette, sur les  
suites de ma brutalité (car je réfléchissais que si j'eusse  
tué ou blessé Pelchat mortellement, on serait venu me  
saisir), je m'acheminai vers ma nouvelle demeure.

C'était une cabane d'environ vingt pieds carrés, sans  
autre lumière qu'un carreau de vitre au sud-ouest;  
deux petits tambours y étaient adossés; en sorte que  
cette cabane avait trois portes. Quinze lits, ou plutôt  
grabats, étaient rangés autour de la pièce principale.  
Je m'abstiendrai de vous donner une description du  
reste; ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

J'avais bu beaucoup d'eau-de-vie pendant la journée,  
et je continuai à boire pour m'étourdir sur ma triste  
situation; en effet, j'étais seul sur une plage éloignée  
de toute habitation; seul avec ma conscience! et, dieu,  
quelle conscience! Je sentais le bras puissamment de ce  
même dieu que j'avais bravé et blasphemé tant de fois  
s'apaisant sur moi; j'avais un poids énorme sur la  
poitrine. Les seules créatures vivantes, compagnons  
de ma solitude, étaient deux énormes chiens de  
Terre-Neuve, à peu près aussi féroces que leur maître.  
On m'avait laissé ces chiens pour faire la chasse aux  
ours rouges, très communs dans cet endroit.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'avais soupé,  
je fumais ma pipe, près de mon feu, et mes deux  
chiens dormaient à mes côtés; la nuit était sombre  
et silencieuse, lorsque, tout-à-coup, j'entendis un  
hurlement si aigu, si perçant, que mes cheveux se  
hérissèrent. Ce n'était pas le hurlement du chien ni  
celui plus affreux du loup; c'était quelque chose de  
satanique. Mes deux chiens y répondirent par des cris  
de douleur, comme si on leur eût brisé les os. J'hésitai;  
mais l'orgueil l'emportant, je sortis armé de mon fusil  
chargé à trois balles; mes deux chiens, si féroces, ne  
me suivirent qu'en tremblant. Tout était cependant  
retombé dans le silence, et je me préparais déjà à  
rentrer, lorsque je vis sortir du bois un homme suivi  
d'un énorme chien noir; cet homme était au-dessus de  
la moyenne taille et portait un chapeau immense, que  
je ne pourrais comparer qu'à une meule de moulin,  
et qui lui cachait entièrement le visage. Je l'appelai,  
je lui criai de s'arrêter; mais il passa, ou plutôt coula  
comme une ombre, et lui et son chien s'engloutirent  
dans le fleuve. Mes chiens tremblant de tous leurs  
membres s'étaient pressés contre moi et semblaient  
me demander protection.

Je rentrai dans ma cabane, saisi d'une frayeur  
mortelle; je fermai et barricadai mes trois portes  
avec ce que je pus me procurer de meubles; et ensuite  
mon premier mouvement fut de prier ce dieu que  
j'avais tant offensé et lui demander pardon de mes  
crimes : mais l'orgueil l'emporta, et repoussant ce  
mouvement de la grâce, je me couchai, tout habillé,  
dans le douzième lit, et mes deux chiens se placèrent  
à mes côtés. J'y étais depuis environ une demi-  
heure, lorsque j'entendis gratter sur ma cabane,  
comme si des milliers de chats, ou autres animaux,  
s'y fussent cramponnés avec leurs griffes; en effet je  
vis descendre dans ma cheminée et remonter avec  
une rapidité étonnante une quantité innombrable de  
petits hommes hauts d'environ deux pieds; leurs têtes  
ressemblaient à celles des singes et étaient armées de  
longues cornes. Après m'avoir regardé un instant avec  
une expression maligne, ils remontaient la cheminée  
avec la vitesse de l'éclair, en jetant des éclats de rire  
diaboliques. Mon âme était si endurcie que ce terrible  
spectacle, loin de me faire rentrer en moi-même, me  
jeta dans un accès de rage; je mordais mes chiens  
pour les exciter, et saisissant mon fusil je l'armai et  
tirai avec force la détente, sans réussir pourtant à faire  
partir le coup. Je faisais des efforts inutiles pour me  
lever, saisir un harpon et tomber sur les diablotins,  
lorsqu'un hurlement plus horrible que le premier me  
fixa à ma place. Les petits êtres disparurent, il se fit un  
grand silence, et j'entendis frapper deux coups à ma  
première porte : un troisième coup se fit entendre, et la  
porte, malgré mes précautions, s'ouvrit avec un fracas  
épouvantable. Une sueur froide coula sur tous mes  
membres, et pour la première fois, depuis dix ans, je  
pria; je suppliai dieu d'avoir pitié de moi. Un second  
hurlement m'annonça que mon ennemi se préparait  
à franchir la seconde porte, et au troisième coup elle  
s'ouvrit comme la première, et avec le même fracas.  
Ô mon dieu! mon dieu! m'écriai-je, sauvez-moi!  
Et la voix de dieu grondait à mes oreilles, comme  
un tonnerre, et me répondait : non, malheureux, tu  
périras. Cependant un troisième hurlement se fit  
entendre et tout rentra dans le silence; ce silence dura  
une dizaine de minutes. Mon cœur battait à coups  
redoublés; il me semblait que ma tête s'ouvrirait et  
que ma cervelle s'en échappait goutte à goutte; mes  
membres se crispaient et lorsqu'un troisième coup, la  
porte vola en éclats, sur mon plancher, je restai comme  
anéanti. L'être fantastique que j'avais vu passer entra  
alors avec son chien et ils se placèrent vis-à-vis de la  
cheminée. Un reste de flamme qui y brillait s'éteignit  
aussitôt et je demeurai dans une obscurité parfaite.

Ce fut alors que je priai avec ardeur et fis vœu à la  
bonne sainte Anne que si elle me délivrait, j'irais de  
porte en porte, mendiant mon pain le reste de mes  
jours. Je fus distrait de ma prière par une lumière  
soudaine; le spectre s'était tourné de mon côté, avait  
relevé son immense chapeau, et deux yeux énormes,  
brillants comme des flambes, éclairèrent cette scène  
d'horreur. Ce fut alors que je pus contempler cette  
figure satanique : un énorme nez lui couvrait la lèvre  
supérieure, quoique son immense bouche s'étendit  
d'une tempe à l'autre; ses oreilles lui tombaient sur  
les épaules comme celles d'un lévrier. Deux rangées  
de dents, noires comme du fer, et sortant presque  
horizontalement de sa bouche, se choquaient avec un  
fracas horrible. Il porta son regard farouche de tous  
côtés, et, s'avancant lentement, il promena sa main  
décharnée et armée de griffes sur toute l'étendue du  
premier lit; du premier lit il passa au second, et ainsi  
de suite jusqu'au onzième, où il s'arrêta quelque temps.  
Et moi, malheureux! je calculais pendant ce temps-là  
combien de lits me séparaient de sa griffe infernale.  
Je ne priais plus : je n'en avais pas la force; ma langue  
desséchée était collée à mon palais et les battements  
de mon cœur, que la crainte me faisait supprimer,  
interrompaient seuls le silence qui régnait autour de  
moi, dans cette nuit funeste. Je lui vis étendre la main  
sur moi; alors, rassemblant toutes mes forces, et par  
un mouvement convulsif, je me trouvai debout, et  
face à face avec le fantôme dont l'haleine enflammée  
me brûlait le visage. « Fantôme! lui criai-je, « si tu  
es de la part de dieu, demeure; mais si tu viens de  
la part du diable, je t'adjure, au nom du père, du fils  
et du saint-esprit, de t'éloigner de ces lieux ». Satan  
(car c'était lui, messieurs, je ne puis en douter) jeta  
un cri affreux, et son chien poussa un hurlement  
qui fit trembler ma cabane, comme l'aurait fait une  
secousse de tremblement de terre. Tout disparut  
alors, et les trois portes se refermèrent avec un fracas  
horrible. Je retombai sur mon grabat, mes deux chiens  
m'étourdirent de leurs aboiements, pendant une  
partie de la nuit, et ne pouvant enfin résister à tant  
d'émotions cruelles, je perdis connaissance. Je ne  
sais combien dura cet état de syncope; mais, lorsque  
je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le  
plancher mourant de faim et de soif. Mes deux chiens  
avaient aussi beaucoup souffert, car ils avaient mangé  
mes soulis, mes raquettes et tout ce qu'il y avait de  
cuir dans la cabane. Ce fut avec beaucoup de peine  
que je me remis assez de ce terrible choc pour me  
traîner hors de mon logis. Et lorsque mes compagnons  
revinrent, au bout de trois mois, ils eurent de la peine  
à me reconnaître : j'étais ce spectre vivant que vous  
voyez devant vous.

— Mais, mon vieux! dit l'incorrigible notaire.

— Mais... mais... que... te serre... dit le colérique  
vieillard en relevant sa besace; et, malgré les instances  
du maître, il s'éloigna en grommelant.

— Eh bien, monsieur le notaire, dit Amand d'un air  
de triomphe, qu'avez-vous à répondre, maintenant?

— Il me semble, dit l'étudiant, esprit fort, que  
le mendiant nous en assez dit pour expliquer la  
vision d'une manière très naturelle; il était ivrogne  
d'habitude, il avait beaucoup bu ce jour-là; sa  
conscience lui reprochait un meurtre atroce. Il eut  
un affreux cauchemar, suivi d'une fièvre au cerveau,  
causée par l'irritation du système nerveux et... et...

— Et c'est ce qui fait que votre fille est muette, dit  
Amand impatienté.

~~~~~

L'Homme du Labrador,

conte de Léon Bélanger (s.d.),

est un extrait des *Légendes de Saint-Jean-Port-Joli*,
parues (s.é.) en 1981.

ISBN : 978-2-89854-353-1

© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2 354^e lecture –

Lecturiels

www.lecturiels.org